

Claire Harmand

Tout tourne autour de l'objet *a* *

La pratique clinique de la psychanalyse me conduit à parler de l'objet petit *a*, présent partout dans l'expérience. Un tour s'impose pour en rendre compte, tour autour de la fonction de l'objet *a*, tour qui aborde successivement l'objet *a* aperçu dans les cures, des déductions logiques issues de l'expérience analytique, enfin l'objet *a* dans l'opération analytique.

L'objet *a* dans la clinique

Pourquoi est-il si difficile de rendre compte de l'objet petit *a*, inventé par Lacan, alors même qu'en tant que psychanalyste on ne cesse d'en entendre parler dans les cures ?

Tel sujet se plaignant de sa mère qui ne vit que par lui montre qu'il est pour cette dernière un objet consistant, un bouchon au manque, à la place de la castration. La mère le met à la place de l'objet *a*, elle est comblée par la présence de l'enfant, et cela obture son manque. Toute autre chose qui pourrait causer le désir n'a pas lieu, n'a plus de lieu où se loger. Si elle est psychotique, l'enfant est pour elle vraiment un objet, et il aura des difficultés encore plus grandes à s'en dégager. Ainsi Romain Gary évoque-t-il dans *La Promesse de l'aube* « la foi que [sa] mère, dès sa naissance, avait placée en celui qui était devenu sa seule raison de vivre et d'espérer ¹ ».

Tel autre ne lâche pas sa mère : il le dit, il en rêve, mais il ne veut pas le savoir. Il se plaint sans cesse de sa compagne, il ne la comprend pas, il exige qu'elle soit présente. Il réalise que c'est lui qui ne lâche ni ses partenaires ni ses enfants. Pendant toute son enfance, sa mère s'absentait souvent, sans prévenir, et quand elle était là on ne

* 18 novembre 2006.

1. R. Gary, *La Promesse de l'aube*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1960, p. 48.

pouvait pas compter sur elle. Sur ce fondement d'instabilité, le sujet enfant ($\$$) a mis en place de manière inconsciente quelque chose de stable et rassurant (a), quelque chose à quoi il s'accroche (\diamond), dans sa relation avec sa mère. C'est le fantasme, relation du sujet avec ce quelque chose nommé par Lacan petit a , relation dans ce cas avec une mère formidable. Le fantasme construit à partir de cette première relation défaillante fonctionne comme modèle dans toutes les relations ultérieures. On peut dire que, dans chacun de ses objets, vient figurer pour le sujet l'objet a à la place de la castration, castration maternelle, à la place du réel impossible à supporter. L'objet petit a est « cause du désir ».

Tel autre sujet, une femme, focalise son angoisse sur une partie du corps. Une tache sur la peau, une imperfection qu'il faut cacher, un manque que les autres vont voir ; ce manque, à cacher, se substitue à un autre manque, celui de son être sexué. Cette tache est « quelque chose » parce qu'elle lui donne de la valeur en ne cessant d'y penser, c'est quelque chose qui vient se mettre à la place de la castration. Elle craint que l'homme qu'elle rencontre ne l'aime plus s'il voit la tache, apparue au moment où elle a commencé à s'intéresser aux garçons. Objet du regard de l'Autre, la tache est source d'angoisse, liée à l'angoisse de sa mère, mère adorée mais qui lui fait honte. La tache fait lien avec sa mère, seule personne avec laquelle elle en parle, et qui la rassure. Angoisse et jouissance se condensent là. C'est la fonction *plus-de-jouir* de l'objet a .

Une femme en difficulté avec son mari est arrêtée dans l'élaboration de ce qui lui arrive, figée et angoissée. Dans la fixité du fantasme, elle est attachée à la séparation impossible dans le réel, à l'image du bon mari dans l'imaginaire et à ce que représente un couple dans le symbolique. Cela recouvre la béance de l'impossible du rapport sexuel. L'objet a est au nœud du réel, du symbolique et de l'imaginaire, et il est particulier à chacun.

Qu'est-ce que c'est que ce a ?

Pourquoi « petit a » ? Lacan a désigné d'une lettre cet objet innommable et impensable. En algèbre, cela représente une valeur définie, alors que la lettre x représente une valeur inconnue. Petit a , c'est « un petit quelque chose ».

Pourquoi « objet » ? Dans la relation de désir que le sujet maintient avec lui, cet objet fait objection, obture, recouvre de manière efficace le réel.

Quel objet ? Petit *a* n'est pas un objet en tant que tel comme dans une relation d'objet, c'est un absolu. Inventé par Lacan à partir de l'objet transitionnel de Winnicott, c'est un objet cessible, un support pour le sujet. Un patient montre l'affinité de l'objet *a* avec l'objet transitionnel : il dit que l'amour de sa mère l'envahit. C'est comme un gros oreiller qui épouse sa forme à lui et remplit tous les espaces, doux et confortable, comme un gros doudou qui le rassure et le réconforte. Il faudrait qu'il lâche cet objet, ajoute-t-il, il ne peut pas le réduire, il lui faut s'en séparer complètement, mais il a peur d'être seul.

Petit *a* cause le désir, il n'est pas l'objet vers quoi tend le désir. Par exemple, pour un chercheur qui fait une thèse, le sujet de recherche est l'objet du désir, ce vers quoi il tend. Il sait ce qu'il désire comprendre, mais il ne sait pas pourquoi. Dans ce travail, il pense toujours à son père, et ne sait pas non plus pourquoi. Quelque chose d'énigmatique chez le père, admiré et aimé, mais aussi très perturbé, cause le désir de comprendre.

On voudrait saisir l'objet petit *a* comme un objet consistant, mais ce n'est que « ce qui fait » qu'il y a du désir, un peu comme quand on dit « ce qui fait rire », c'est la « cause comme objectivée ² ».

Ce n'est pas un objet spécularisable, il n'est pas saisissable dans l'image, ce qui est source d'angoisse. On ne peut voir que l'image *i(a)*, image aliénante du mirage de l'identification ; ce qui soutient le mirage, le petit *a* entre parenthèses, reste méconnu.

D'où sort ce petit *a* essentiel au sujet ? Il est issu de l'avènement du sujet : du fait de son inscription au champ de l'Autre, de sa soumission au signifiant, le sujet renonce à la jouissance. « Sans langue, tout n'est que chaos, confusion et peurs infondées », écrit Aharon Appelfeld dans *Histoire d'une vie*, « sans langue, le caractère nu est dévoilé [...] sans langue l'homme est infirme ³ ». Le sujet n'est que l'effet du signifiant : un signifiant (S1) représente le sujet (S) pour un autre signifiant (S2), et petit *a* est le reste de cette opération

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 36.

3. A. Appelfeld, *Histoire d'une vie*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2005, p. 118-120.

signifiante – quelque chose est perdu, ce qui du sujet ne peut pas être représenté par le signifiant, un reste de jouissance. Cela correspond à l'objet perdu, toujours déjà perdu, de Freud.

Petit *a* est quelque chose qui reste, à la place de la perte de jouissance, jouissance exclue du système symbolique du signifiant. *Plus-de-jouir*, il désigne l'inscription de jouissance du sujet, il est inassimilable à la fonction de signifiant, irréductible.

Avec ce reste de jouissance le sujet tente de récupérer, d'attraper quelque chose chez l'Autre, par la voie de la demande par où s'articule le désir (demande à l'Autre et demande de l'Autre : sein et déchet) et du désir issu du manque (désir de l'Autre et désir à l'Autre : voix et regard). C'est là que l'objet *a* fait la jonction du sujet avec le corps. Il fonctionne au niveau des bords du corps sous la forme des quatre objets – objet oral, objet anal, regard, voix – et prend figure de ces quatre entités. Ces objets à la fois détachables et foncièrement reliés au corps se prêtent à l'opération de structure logique dont petit *a* résulte. Ils sont aussi dans le champ de l'Autre, au joint entre le sujet et l'Autre. Il y a une « communauté topologique ⁴ » entre l'objet *a* et ces objets. Avec petit *a* le sujet tente d'attraper quelque chose chez l'Autre, et quelque chose de l'Autre qui fonctionne comme objet petit *a* vient faire creux au niveau du corps, qui s'éprouve comme troué par l'objet *a*. C'est « l'en-forme de A, ce petit *a* qui le troue ⁵ ».

Petit *a*, à la fois dans le sujet et dans l'Autre, est à l'intersection des cercles d'Euler du $\$$ et du A. On pourrait le représenter à la jonction des circuits pulsionnels venant de l'Autre d'une part et du sujet d'autre part. On peut se le figurer avec le sein, que la mère tournée vers l'enfant donne, et que l'enfant tourné vers la mère attrape.

L'objet oral inscrit le sujet dans la dépendance à l'Autre maternel, et l'objet anal est un reste dans la demande de l'Autre, un déchet demandé par l'Autre. Avec le regard et la voix, petit *a* est articulé au désir et fonctionne comme lieu de capture de la jouissance : un regard peut laisser des traces chez un sujet, qui peut être fasciné par une image s'articulant à un désir qui ne le quitte plus. De même, la voix d'un autre peut saisir et séduire un sujet.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 165.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 311.

L'articulation entre l'objet *a* irréductible et les objets du corps n'est pas facile. Quand, par exemple, Lacan dit à la fin de son enseignement que « le dire n'est pas la voix », on peut distinguer le dire comme l'irreprésentable implication du sujet, de la voix se représentant comme venant du corps.

On peut donc dire que l'objet *a*, au cœur de la question de la subjectivation, est un reste irréductible dans la relation du sujet à l'Autre, et un substitut de l'Autre que le sujet réclame pour satisfaire sa jouissance. Mais le sujet ne sait pas ce qui le détermine. L'étrange petit *a* lui reste étranger.

Alors le sujet névrosé déplace le petit *a* vers l'Autre. Dans sa relation à l'Autre, c'est l'Autre qui contient l'objet cause du désir. Il y a confusion de l'objet *a* avec un objet désiré. Cette stratégie permet de fuir le réel, de ne pas voir l'objet *a* à la place de la castration, de ne pas voir le versant réel de l'objet *a*.

Pour un sujet psychotique, l'objet *a* n'est que réel. Le glissement indéfini des signifiants n'est arrêté par aucun objet. Le sujet peut au mieux se raccrocher à un objet, comme ce patient schizophrène pour qui le bout de « shit » qu'il a toujours chez lui est la seule chose sûre, car, dans les relations avec les autres, cela ne va jamais. La perte d'un objet suppléant au trou dans le signifiant chez un sujet psychotique peut précipiter un déclenchement.

L'objet *a* est une instance qui ne se saisit pas, même dans ces quatre « effaçons dont peut s'inscrire le sujet ⁶ », il n'est définissable qu'en terme structural. Il n'est pas facile d'accès, car forcément on l'imagine, et la dimension imaginaire relève de l'image spéculaire. Tout au plus peut-on tourner autour, tenter de figurer ce dont il s'agit, comme avec ces quelques représentations qui ne sont qu'approximations :

– la bobine, avec laquelle l'enfant tamponne l'effet de la disparition de sa mère en s'en faisant l'agent, dans la répétition du jeu et du *fort-da*. Mais la bobine n'est pas la mère, c'est « un petit quelque chose du sujet qui se détache tout en étant encore bien à lui, encore retenu ⁷ ». L'opposition signifiante s'applique en acte avec un objet,

6. *Ibid.*, p. 317.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., 1973, p. 60.

la bobine, qui désigne le sujet. La fonction de l'objet *a* dans le jeu de la bobine se réfère à l'aliénation signifiante du fait de la structure binaire du signifiant (pas de *fort* sans *da*) : dès que le sujet est identifié à un signifiant il disparaît du fait de l'articulation signifiante, et il vacille dans une répétition indéfinie ;

– l'œuf de bois est « cet objet privilégié, découverte de l'analyse, cet objet dont la réalité même est purement topologique, cet objet dont la pulsion fait le tour, cet objet qui fait bosse, comme l'œuf de bois dans le tissu que vous êtes, dans l'analyse, en train de reprendre, l'objet *a* ⁸ ». Repriser, c'est reprendre ce qui était déjà là et qui est troué, c'est le travail de nouage et de dénouage des signifiants avec le support de petit *a* dans le transfert. La fonction de l'objet *a* comme œuf de bois à la fin de la reprise, c'est la séparation ; le sujet se sépare du grand Autre auquel il était aliéné et cesse de vaciller ;

– « l'avoir » est une autre approximation. Un avoir, dans un magasin, représente quelque chose que l'on peut avoir et que l'on n'a pas, c'est le reste de l'opération de restitution d'un objet obtenu et payé. Ce reste ne fait que représenter quelque chose de possible. Il n'a pas de consistance tant qu'on ne l'utilise pas pour obtenir autre chose. Cependant, à la différence de l'objet *a*, l'avoir a une consistance symbolique, mais pas réelle ;

– dans nos langues latines, le « a » au début de certains mots est privatif (comme dans atypique, asocial), étant issu du préfixe latin *ab*, ou bien positif (agalma, amalgame, arrimer), venant du préfixe latin *ad*. On le voit dans les mots où c'est resté inscrit (absent, addition). La lettre « a » représente selon les cas le versant de la perte ou le versant plus-de-jouir. Dans l'expérience analytique, l'objet *a* est agalma du côté de l'analysant, abstention du côté de l'analyste.

Petit *a* dans l'opération analytique

L'objet *a* est une découverte de l'analyse (comment pourrait-on déduire une chose pareille en dehors de l'expérience de l'analyse ?). On en témoigne dans la procédure de la passe ; on parle autour, après ; on en entend parler dans certains témoignages de passe. Dans le passage de l'analysant à l'analyste, l'objet *a* peut se déduire à partir du renversement de perspective qui a provoqué sa chute : quelque

8. *Ibid.*, p. 321.

chose a perdu sa valeur, valeur de vérité et valeur de jouissance, car ce n'est pas ça, mais quelque chose dont on aurait pu dire : « Il n'y a que ça de vrai, et de plus précieux. »

L'objet petit *a* fonctionnait comme cause du désir dans le fantasme, il comblait le manque et se substituait à la béance du réel. Cela devient évident après l'aveu du désir inconscient soutenu par le fantasme, si long à advenir dans l'expérience de l'analyse, et après la chute de ce qui s'est révélé, avec force, par surprise et par effraction, comme essentiel et déterminant quant au désir. L'effet radical de ce passage dans la cure peut avoir deux séries de conséquences : d'une part un effet de libération, thérapeutique, par la chute de la valeur de l'objet *a* – c'était un leurre ; d'autre part un effet de désir : si la perte n'est pas comblée d'emblée, elle induit le désir et conduit éventuellement à la déduction logique de l'objet *a* et à sa mise en fonction dans le transfert pour les cures d'autres sujets. L'objet *a* n'est plus que désigné par la place d'un vide : il n'est plus là, mais sa place reste inscrite en creux, et son absence creuse le désir au niveau des contours de cette place vide. C'est l'au-delà de la castration freudienne, c'est l'aperçu du petit *a* comme réel. À la place de l'inertie du fantasme, quelque chose est libéré (chute de l'objet *a*) et quelque chose est activé (au niveau des contours du creux). C'est éprouvé comme tel, c'est très étonnant.

Des contours de l'objet *a* surgissent mille questions, qui ne laissent pas le sujet tranquille, qui creusent le manque et ravivent le désir. Ces questions autour de l'objet *a* induisent le travail théorique : une question suivie d'élaboration fait retour à une question décalée de la précédente, aucun objet n'étant saisi, comme dans le trajet pulsionnel. Ces tours confirment les contours de cette place et infirment la consistance de l'objet et le remplissage du creux.

À partir de cette place vide, le sujet se propose comme analyste, pour qu'à cette place d'où s'est détaché le petit *a* consistant l'analysant vienne à son tour loger son petit *a*, afin de s'en détacher par l'opération analytique. L'analyste « se pose comme cause du désir ⁹ », il fait fonction de petit *a*, dont il est le support en tant que semblant. Il s'y met et met tout en œuvre pour que l'analysant en vienne à dire le plus authentique et le plus caché de son être, ce à quoi il est le plus

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 177.

attaché dans son fantasme fondamental, ce qui cause son désir. Toute la direction de la cure va vers cet aveu, pour que, face au réel, le sujet aperçoive l'illusoire et le dérisoire de l'objet cause du désir, pour qu'il le lâche, et qu'il en tire les conséquences. Toute autre direction fait entrave à la finalité de la cure.

L'analyste, quand il fonctionne comme tel, se présente à un sujet analysant comme creusé de son objet *a*, manquant. Cette place vide du petit *a* qui causait son désir, après l'analyse, est aussi vide d'angoisse ; ainsi l'analyste est-il prêt à entendre ce qui cause le désir du sujet qui lui parle. Pour que cela advienne, c'est aussi un vide de demande, et un vide de satisfaction, par exemple devant les supposés « progrès » de l'analysant.

Un patient venu en analyse pour résoudre une angoisse diffuse et un symptôme en vient à dire, après un travail d'analyse déjà long, qu'il a pris la place de responsable de la famille (parents et fratrie), et qu'il en est coupable : c'est une opération de vérité. Il dit alors qu'il n'est plus le petit enfant qui attendait l'amour de sa mère et l'attention de son père. Il s'en défend, mais constate que cela se rejoue dans tous les domaines de sa vie, qu'il veut toujours être indispensable et plaire. Ce qui est en jeu est sa place d'unique pour ses parents, pour sa mère surtout. C'est une place perdue. Il rêve que son chien a la queue coupée, coupure très nette sans saignement ni douleur ; la queue coupée continue à bouger, c'est horrible, et il se dit que ce n'est pas possible. Il rêve la même nuit qu'il se lève la nuit et que, au retour dans son lit, sa couette, ses draps et son oreiller ont disparu, qu'il n'a plus rien. Son étonnement est la coupure du chien, son petit chien qui est pour lui un peu comme un doudou. Doudou et coupure dans le premier rêve deviennent doudou et perte dans le deuxième. Ce rêve illustre le lieu de la coupure et de la perte : un objet logé dans l'Autre (sa mère, ceux qu'il aime), qu'il ne lâche pas encore. Cet objet n'est mis en évidence que par la coupure, ainsi que Lacan le figure avec la découpe de la rondelle dans le *cross-cap*. Le patient situe cela dans la continuité des propos de la séance précédente, concernant le sourire figé et le regard absent de sa mère sur les photos de sa naissance et ultérieurement ; on ne sait pas si elle est heureuse, dit-il (que veut-elle ? où est son désir ? « che vuoi ? »). Comme dans son rêve, où il voit une coupure nette et dit que ce n'est pas possible, il ne lâche pas sa mère, au contraire il fait tout pour

s'accrocher à elle : voilà ce qu'il découvre. Émerge alors, dans sa vie et dans le transfert, une immense colère... contre sa mère : c'est une première ébauche de séparation. Quelques tours de la demande sont encore nécessaires pour qu'il en vienne à se séparer.

De l'opération signifiante qu'est l'analyse chute l'objet *a*, de manière homologue à ce qu'il en est dans l'opération signifiante. La répétition des demandes qui tournent autour de petit *a* amène à voir, à savoir, au décollement, à la coupure, à la chute, grâce au transfert où l'analyste est pris dans « le forage de *a*¹⁰ ».

Tout tourne autour de l'objet *a*, mais si ce qui touche à l'objet *a* s'entend dans les analyses en cours, et parfois dès l'entrée en analyse, ce n'est que supposition de l'analyste. C'est au sujet de le dire, de le lâcher, pour ensuite dans le mouvement pulsionnel emprunter le trajet des contours de la place vide de l'objet *a*. Un tour qui n'emportera rien mais de nouveau creusera la place de l'objet, ratera ce qui ne saurait se saisir.

Tout tourne autour de l'objet *a*, du fait de sa vivacité : comme les plantes vivaces qui repoussent année après année, l'objet petit *a* est toujours là. De caractère fuyant, sa place est toujours tenue, sa fonction assurée : toujours prêt à se loger avec le sujet dans le fantasme, pour soutenir un désir qui fait fi de la castration ; toujours prêt, quand on sort de cette inertie du fantasme (c'est la passe toujours à recommencer), à fonctionner sans relâche, présentifiant le désir de l'analyste.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre, op. cit.*, p. 350.